

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, No 597.—SAMEDI, 12 OCTOBRE 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LADY ABERDEEN, PRÉSIDENTE D'HONNEUR



MME J.-R. THIBAUDEAU, PRÉSIDENTE



MME J.-O. VILLENEUVE, VICE-PRÉSIDENTE

KERMESSE DE L'HOPITAL NOTRE-DAME : LES DAMES PATRONNESSES

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 OCTOBRE 1895

SOMMAIRE

TEXTE. — A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat. — Poésie : Amour suprême, par Firmin Picard. — Chronique Européenne, par Raoul Bresseau. — La Kermesse : En avant la charité. — Petite poste en famille. — Poésie : Amour, par Jules Lanos. — Nouvelle : La bande noire, par Jean des Erables. — Biographie : Louis Pasteur. — Le massacre de Bazeilles, par E. L. — Nouvelle : Le clairon, par Arthur Dourliac. — M. Owen Murphy, ex-M. P. P. — Nécrologie. — Les soldats chinois. — Pour les dames. — L'art culinaire. — Les lauréats du tournoi international d'échecs d'Hastings (Ang.). — Nouvelles à la main. — Primes du mois de septembre. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames. — Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES. — Portraits des dames patronnesses de la Kermesse de l'Hôpital Notre-Dame : Lady Aberdeen, présidente d'honneur ; Mme J.-R. Thibaudeau, présidente ; Mme J.-O. Villeneuve, vice-présidente. — Portraits de l'illustre chimiste Pasteur et de M. Owen Murphy. — Beaux-arts : Petite mendiante. — Soldats chinois poursuivant un ennemi imaginaire. — Les bicyclettes dans l'armée française. — Portraits des joueurs d'échecs : Pillsbury, Tschigorine, Lasker, Tarrasch, Steinitz, Schiffers. — Gravures de modes. — Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A BATONS ROMPUS



ES feuilles, aux couleurs prismatiques et multicolores, tombent et jonchent le sol qu'elles font ressembler à un moelleux tapis de Turquie.

Ce sont les feuilles des arbres, "feuilles d'automne" chantées par le Grand Poète disparu.

Des feuilles, aux couleurs non moins *caméléoniennes*, naissent et inondent la circulation. Ce sont des feuilles littéraires et politiques, feuilles pour lesquelles je fais des vœux de longévité plus durable que celle qui précède l'hiver et son cortège argenté.

Jamais je ne vois revenir cette saison sans me rappeler cette romance d'antan :

Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes,
Si vous m'avez aimé, vous prirez Dieu pour moi.

Ceci dit pour saluer l'automne que je contemple toujours avec admiration, de même

que je m'extasie devant une femme dont les cheveux dorés se givrent avant de s'orner des grâces admirables de l'hermine de la vieillesse, cette toison argentée de nos vénérables et saintes grand'mères.

* * *

Devant les procès actuels qui se déroulent malheureusement, sont le topique du jour et absorbent l'opinion publique, ce qui, heureusement, fait peine au cœur d'un grand nombre, j'ai fait la remarque suivante :

Tant en loi qu'en médecine, voire même en politique, on rencontre beaucoup de gens, surtout des *reporters*, qui rendraient des points à Thémis et à Esculape. Ils savent tout, ils connaissent tout, ils parlent de tout, ils tranchent dans tout, et alors, souvent, fourvoient le public en tout. Il y en a trop de ces gens qui fourrent leur nez partout, et ils feraient bien de se rappeler le proverbe : "Chacun son métier, etc..."

Malgré ce conseil, je vais cependant parler d'un procès auquel j'ai assisté, il y a fort longtemps, lequel avait quelque analogie avec l'un de ceux qui se déroulent actuellement.

Il s'agissait de meurtre, et on plaidait "folie," maladie qui devient aujourd'hui trop élastique.

Le père et la mère de l'assassin—présence que la loi devrait défendre—suivaient les débats. L'avocat de l'accusé en tira naturellement partie.

"Messieurs, dit-il, en s'adressant aux jurés, vous respecterez les cheveux blancs d'une père, trente années d'une vie honnête et laborieuse, etc..."

Je vous fais grâce du reste. Les jurés étaient émus, ébranlés... Le ministère public se leva...

"On a fait appel à vos cœurs, messieurs les jurés, dit-il, je vais faire appel à vos consciences... Voyez ce groupe en deuil assis sous le crucifix. C'est un père, c'est une épouse, ce sont des enfants : le père et la veuve ont pardonné au meurtrier, mais, au nom de la justice, je vous dis : protégez les orphelins."

La salle entière pleurait, et le meurtrier fut condamné à mort !..

* * *

Tirons un voile sur ces tristesses et égayons nous d'un rayon de soleil. C'est une question de coiffure qui nous le fournira.

Quoique je ne veuille pas mettre de *barreaux* ni de *travers* à messieurs les étudiants en *droit*, c'est d'eux que je vais parler, convaincu d'avance qu'ils ne m'en voudront pas.

Vous avez, messieurs, adopté une coiffure que vous appelez *béret*. Vous en avez le droit et cela est fort bien, mais votre coiffure n'est point du tout un *béret*. Le *béret* est fait de laine foulée, est porté par les Basques, les Landais, et a quelque chose de fort canaille—dans le bon sens du mot—quand il est crânement porté à la Rembrandt. J'en fais venir un échantillon que je destine à un de mes amis, jeune étudiant en médecine qui me rappelle ma vie du Boule Miche, et nul doute qu'on verra un jour les deux Facultés, coiffées du vrai *béret*, chanter en se promenant, bras dessus bras dessous :

C'est un *béret* qui vient de France.

De grâce, quittez donc cette horrible coiffure qu'un Anglais comparait l'autre jour à une *poche à pudding*, de même que j'entendais un *habitant* baptiser le nouveau chapeau du beau sexe... un *moule à tourtière*.

* * *

Une kermesse doit être tenue, sous peu, au

profit de l'Hôpital Notre-Dame. L'idée est aussi noble que généreuse, et nul doute que la générosité proverbiale du public montréalais y répondra royalement.

Cela lui sera d'autant plus agréable à accomplir qu'il s'agit de venir en aide à l'Hôpital Notre-Dame et aux Sœurs dont le dévouement exquis et angélique sait faire oublier aux malades les horribles souffrances de la maladie.

En effet, n'est-ce pas là que les déshérités de la santé trouvent l'affection, la santé et les mille petits soins tendres d'une mère, d'une sœur, d'une amie.

Allons ! un bon mouvement, et la main à la poche, nous surtout, vieux garçons, qui n'avons d'autre horizon que celui d'aller mourir à l'hôpital, entre le chapelet d'une sœur et la prière d'un prêtre. Préparons-nous y un lit qui nous sera doux et moelleux, en pensant que ceux qui y sont morts avant nous y sont morts en chrétiens, priant pour les donateurs, les dames patronnesses de l'œuvre, et surtout pour les bonnes sœurs.

Avant de terminer ce paragraphe, qu'on me permette une remarque, que je soumets respectueusement à qui de droit :

Pourquoi dire "kermesse," alors que nous avons déjà trop de mots barbares qui essaient de se substituer à notre belle langue française, cette reine des langues et cette souveraine des cours ?

Comme ceci me mènerait trop loin, et j'y reviendrai dans un autre sujet, je leur rappellerai ce qu'en dit Alexandre Dumas, père : "Les hommes faisaient sauter les femmes comme dans les cyniques kermesses de Téniers." En attendant explication, qu'on voie le tableau mentionné. Alors, j'en ai l'assurance, on changera le mot "kermesse" par celui-ci : "Bazar pour les malades."

* * *

Une décision fort sage va être prise contre les enfants, les cireurs de bottes et les petits marchands et surtout marchandes de journaux qui interceptent la circulation. J'omets, avec intention, les pelures de bananes, de pommes et d'oranges, convaincu qu'une décision sage sera aussi prise contre ses ennemis de la sécurité publique, quand un juge ce sera... cassé le cou.

Mais revenons aux enfants. On va défendre aux enfants de sortir après neuf heures du soir. Cela serait fort bien et fort bon s'il n'y avait pas de pères de familles. Cette loi est tout au plus bonne pour les *orphelins* du Dr Barnado. Tant qu'aux autres, c'est aux pères à y mettre la main, et si les enfants ne respectent pas l'ordre paternel, qu'on leur applique la main quelque part... qu'on les fouette.

Alors, nous n'aurons plus d'enfants qui attacheront des casseroles à la queue des chiens et des chats, gamineries qui sont trouvées charmantes et que les parents paient plus tard avec des larmes de sang,—mais nous aurons des enfants au cœur bon et généreux comme celui qui avait eu la figure égratignée, et qui riait parcequ'il avait débarrassé un chat de la casserole.

Pour récompense, sa mère l'embrassa et son père le conduisit au Parc Sohmer, le jour... alors qu'il n'y a ni lionnes, ni tigresses...

Gaston P. Labat

Ce n'est plus la renommée qui distingue les hommes, c'est la publicité.—ARMAND DESPRÉS.

Il est plus facile de se repentir que de pardonner.—JULES LEMAITRE.

AMOUR SUPRÊME

A la gracieuse petite Germaine de Montigny (3 ans).

Tu disais, mon amour, de ta voix argentine,
Tes beaux yeux dans les miens, ta lèvre purpurine
Au sourire si doux appelant un baiser :
"A ta Maimaine, dis, ne veux-tu composer
"Une histoire où serait du bon Dieu la louange ?"
—Ecoute, ma chérie, un petit conte d'ange.

* * *

"Maman, qui donc, dis-moi, peut habiter là-bas
"A cette porte d'or ?"—Ainsi disait tout bas
Un tendre enfant blotti sur le sein de sa mère
En montrant, entouré d'un faisceau de lumière,
L'autel où nuit et jour un Dieu veut demeurer.
"C'est le petit Jésus que tu viens adorer.
"De la terre et des cieux il est le puissant Maître ;
"Il veut—et tout se fait.—C'est lui qui t'a fait naître ;
"D'un regard il soulève et les vents et les flots,
"Terrasse le méchant—mais calme les sanglots
"Du malheureux qui prie ou de l'ange qui l'aime.
"A la fleur de nos champs il donne un diadème ;
"Chaque jour, du soleil, allume tous les feux ;
"Fait ruisseler l'amour dans tes beaux petits yeux.
"Et lui, dont la grandeur n'admet point de limite,
"Il descend jusqu'à l'homme et dans tout il l'imite :
"Comme lui tout petit, comme lui tout souffrant.
"Pour couronner son œuvre, il est là soupirant,
"Oublié par les uns dont le dédain le blesse ;
"Par les autres meurtri, quand sa main les caresse !
"Au pauvre comme au riche, il présente son cœur ;
"Pour un regard d'amour il donne le bonheur.
"Tu sais, mon chérubin, combien ta mère t'aime :
"Mais lui, ce bon Jésus, t'aime plus que moi-même !
"Prisonnier volontaire, il demande un moment :
"Viens : il te parlera, mon fils, si tendrement !"

Rêveur, l'ange au foyer versait de grosses larmes
Sur l'oubli de Jésus, songeait à ses alarmes.
Il voudrait lui parler—mais il est si petit,
Si haut le trône d'or !—Il combine en esprit
Mille moyens nouveaux lui permettant d'atteindre
L'Ami que sur son cœur il veut pouvoir étreindre.
Voici qu'un jour béni, les ombres profondes
Du temple de cent feux s'éclaircissent : des splendeurs
Du parvis éternel serait-ce le principe ?
—A l'hosanna sacré son âme participe ;
Les parfums des encens, troublantes voluptés ;
Le céleste cantique aux sublimes beautés
Plongent en douce extase et ravissent notre ange...

—Les accords sont éteints, et les flambeaux. Tout change :
Et la foule pensive a quitté le saint lieu.
Seule, l'étoile d'or scintille devant Dieu,
Paraissant un reproche à ceux qui le délaissent :
Ses rayons radieux pleins de douceur s'abaissent
Sur l'enfant resté là, comme pour l'inviter,
—Et notre ange s'avance ; il voudrait bien heurter
A la petite porte où l'Enfant-Dieu repose :
"Mais—se dit-il—à clé tout à l'heure ils l'ont close !"
—Eh ! qu'importe ?—A l'autel il trouve l'escalbeau,
S'élançant vivement jusqu'au trône si beau.
Il frappe :

"Me voici ; sèche, oh ! sèche tes larmes,
"Petit Jésus que j'aime ! On me dit que tu charmes
"Les petits comme toi, s'ils te donnent leur cœur.
"Veux-tu le mien ?—Prends-le.—Va ! calme ta douleur :
"Je ne vais plus partir...—Mais viens, que je te presse
"Dans mes bras ! Tu verras : sous ma tendre caresse
"Ton petit cœur souffrant oubliera les méchants.
"—Veux-tu tous mes jouets ?...—Je sais de jolis chants
"Que m'apprit bonne mère : aimes-tu que je chante ?...
"...Ouvre, petit Jésus, ouvre à ma voix touchante !..."
Il frappe, ce disant.

La belle porte d'or
S'entr'ouvre laissant voir du dedans le décor.
Mais l'enfant ne voit rien que Jésus qu'il appelle.

On s'inquiète chez lui... La mère se rappelle
Qu'après d'elle sortie, elle ne le vit pas.
Où va-t-elle chercher, où diriger ses pas ?
Partout elle s'informe ; elle court, anxieuse,
Redisant aux échos sa plainte soucieuse.
—Nulle voix ne répond !—

"Oh ! rends-moi mon enfant,
"Dieu que mon âme adore, ô Seigneur tout puissant !
"La Vierge t'appelait en sa tristesse amère
"Quand elle te perdit : comme elle je suis mère,
"Comme elle je supplie ! Oh !... mon fils !... rends-le
"—Nulle voix ne répond, ne calme son émoi. [moi !...]
Ciel ! quelle longue nuit, quel atroce supplice !
Qui donc éloignera d'elle ce dur calice ?

Déjà l'aube se dore : elle n'a rien trouvé.
Pauvre mère !... son cœur de sanglots soulevé
Est près de se briser !... Et la cloche argentine
Chanta joyeusement dans sa tour byzantine
L'Angélus.

Cet appel ranime son espoir ;
Au pied de ses autels pour le mieux émouvoir
Elle ira conjurer son Jésus exorable,
Epancher sa détresse en ce Cœur secourable.
—Le vieux prêtre et la foule au chevet avancés
Sont frappés de stupeur : sur l'autel enlacés,

Deux anges confondus en une chaste étreinte
Paraissent sommeiller sans aucune contrainte
Devant le tabernacle, ouvert. Dans son bonheur
La mère tend les bras, oubliant sa douleur.
—Le Ministre sacré que la foule surveille
S'avance tout tremblant. Quand soudain, ô merveille !
L'Enfant-Dieu disparaît !...

Il avait emporté
Son petit favori dans son éternité !

* * *

La belle porte d'or se ferma d'elle-même.
La mère murmurait : "Jésus !... amour suprême !..."

Jimmie Picard

CHRONIQUE EUROPÉENNE

Les Canadiens demeurant à Paris sont heureux d'offrir leurs meilleurs souhaits de bonheur à M. J.-M.-Amédée Denault, rédacteur au MONDE ILLUSTRÉ, à l'occasion de son récent mariage.

J'envoie à mon très distingué confrère mes vœux les plus sincères, avec les félicitations de tous les compatriotes d'ici.

* * *

Un très joli petit banquet a été donné à Paris, dimanche soir 15 septembre dernier, par MM. T.-H. Cypriot, M.D., et J.-H. Nault, pharmacien.

Ces messieurs ont voulu dire ainsi un charmant "au revoir" à leurs compatriotes de Paris.

M. J.-H. Nault, de Montréal, était venu en Europe pour établir de nouvelles relations commerciales avec l'Allemagne et surtout la France, au sujet du *serum* et des dernières découvertes de la science.

M. le Dr Cypriot, médecin du bureau de santé de la ville de Sainte-Cunégonde et de l'Alliance Nationale, était aussi venu dans l'intérêt des sociétés d'assurances mutuelles sur la vie.

Durant son voyage, il s'est rencontré avec M. Marie chargé, par le gouvernement français, d'études sur les sociétés de bienfaisance de Paris, qui l'a mis au courant de ses observations ; puis il a suivi, pendant quelque temps, les fameuses cliniques des Drs Potain et Dieulafoy.

Enfin, M. Cypriot rapporte une bénédiction papale pour tous les membres de l'Alliance Nationale.

Nous souhaitons une bonne traversée au Dr Cypriot et à M. Nault, qui s'en retournent au Canada après avoir visité l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, l'Italie et la France.

Ils gardent surtout, disent-ils, un charmant souvenir du féérique Paris, la plus belle ville du monde.

Le portrait du séculaire pont des Soupirs à Venise, ainsi que ceux de la magnifique place Saint-Marc et de l'église Saint-Marc, à la même ville, sont des souvenirs de voyage de MM. Nault et Cypriot. (*)

* * *

De ce temps-ci, à Paris, la température est splendide.

Les grandes chaleurs sont finies et sans aucune pluie, l'air est devenu délicieusement doux.

Il fait vraiment bon de vivre sous le beau ciel de France, où tout semble avoir un charme particulier.

* * *

Les théâtres et cafés-concerts suivants se

(*) Nous publierons ces vues dans un prochain numéro.

distinguent, surtout, par un programme magnifiquement intéressant : la Comédie-Française, la Gaieté, le Palais-Royal, les Menus-Plaisirs, le Théâtre Cluny, le Jardin de Paris, les Ambassadeurs, le Moulin-Rouge, Trianon-Concert et Bullier.

* * *

Le comte de Tantalva, parti de Lisbonne, capitale du Portugal, le printemps dernier dans une voiture attelée de deux mules, vient d'arriver à Paris avec toujours le même attelage.

Il a pris 124 jours à faire 800 lieues. C'est à rendre jaloux le célèbre Philéas Fogg de Jules Verne.

RAOUL BRESSEAU.

Paris, septembre 1895.

LA KERMESSÉ

EN AVANT LA CHARITÉ

Voilà un mot d'ordre qui semble crier bien haut, au seuil de l'hiver rigide, la douce mais impressionnante image que nous publions sous la rubrique : *Petite mendicante*.

Est-il quelque chose qui puisse plus sûrement arracher des larmes au cœur le plus blasé ; tirer les gros sous des bourses aux cordons les plus solidement noués, que le spectacle de ce groupe si pitoyable : la petite mendicante qui nous tend la main, tenant de l'autre, sur ses genoux transis par la bise, un pauvre petit être, misérable et dénué comme elle, qui grelotte sur son sein ?

Egoïsme trop général des riches, il est temps de secouer ta torpeur.

Détenteurs des biens terrestres, ne vous montrez pas trop indignes des faveurs temporelles dont le Ciel vous combla.

Partagez votre superflu à ceux qui manquent du nécessaire : qui donne aux pauvres prête à Dieu !

En avant la charité !

C'est une vérité qu'ont bien comprise les généreuses organisatrices de la grande kermesse, qui va s'ouvrir lundi prochain, le 14 octobre courant.

Elles vont loyalement exploiter les ressources de la charité au bénéfice d'une œuvre de miséreux bien infortunés, les malades recueillis par l'Hôpital Notre-Dame.

Espérons qu'elles obtiendront tout le succès que mérite leur chrétienne initiative.

LE MONDE ILLUSTRÉ a tenu à honneur de citer à l'ordre du jour ces héroïnes de la charité, et il publie aujourd'hui les portraits des trois principales dames patronesses de la Kermesse.

PETITE POSTE EN FAMILLE

R. R., Ottawa.—Un instant, j'avais espéré passer votre "essai." Tout bien considéré, je crois, comme vous, que mieux vaut s'abstenir, malgré qu'il y ait un réel mérite. A une prochaine fois. Avez-vous eu ce que de droit ?

P.-G. R., Lévis.—Photo. reçus. Merci.

Ed. R., Château-Richer.—Reçu votre gracieux envoi. Merci ; nous en profiterons.

Léon Manc, Montréal.—Assez bien tournée la "Ballade" : à titre d'intérêt local, nous publierons, en dépit de quelques petits points faibles.

Qu'est-ce qu'attendre, quand c'est Dieu qu'on attend, sur la foi de sa parole, si ce n'est en même temps goûter le charme du mystère et le grand jour de la certitude ? si ce n'est apercevoir, à travers un érpuscule doré, l'éclat de la lumière incréée ?—Mme SWETCHINE.

AMOUR

A. R. de la P. . . .

Était-ce sous la sombre véranda,
Sur le balcon solitaire ? Qu'importe !
Le serein tombe et le vent nous apporte
Comme un parfum très doux de réséda.
Au ciel déjà s'allument les étoiles.
On n'entend plus de pas sur le chemin,
Tout dort sauf la chute d'eau du moulin
D'où montent des brumes comme des voiles.

Malgré le froid qui me pince la chair,
J'ai dans la gorge une fièvre brûlante.
C'est Elle, là, tout près de moi tremblante.
A-t-elle froid ?—Oh ! combien, combien cher
J'achèterais le courage de prendre,
Comme un instinct vague me dit d'oser,
Sa main d'enfant et d'y mettre un baiser
Long, oh ! très long, très câlin et très tendre.

Le silence est de plus en plus profond ;
Soudain je crois sentir qu'elle frissonne,
J'enlace sa taille frêle et mignonne,
Je lui cache dans mon sein tout le front ;
Je la sens tout contre moi ramassée—
J'ai peur encor, enfin ma lèvre prend
Sur sa bouche un baiser—qu'elle me rend.
Tous deux nous pleurons ; la crise est passée.

G. Lano.

LA BANDE NOIRE



Il y a environ trente-cinq ans, une bande de brigands terrorisait le centre de la Belgique. Ses membres, comme on le sut plus tard, habitaient presque tous non loin de Charleroi ; quelques-uns, cependant, pour dérouter la justice, avaient élu domicile à une grande distance du théâtre de leurs exploits.

Mon intention n'est pas d'écrire l'histoire peu intéressante de ces voleurs et de ces assassins ; les uns ont porté leur tête sur l'échafaud, d'autres sont morts en prison ; aucun d'eux ne mérite la peine qu'on s'en occupe spécialement. C'étaient des malfaiteurs de bas étage, des êtres abrutis par l'abus des boissons alcooliques, des fainéants qui préféraient le vol et le meurtre au travail honnête, et, hélas ! aussi des victimes de l'atavisme, qui avaient hérité de leurs parents de fatales prédispositions. Je veux tout simplement raconter un épisode sanglant, profondément douloureux, qui se rattache à l'histoire de ces bandits, et en profiter pour donner un bon conseil à mes lecteurs.

La police et la gendarmerie faisaient d'actives recherches pour découvrir et arrêter les membres de la fameuse bande ; mais la population des campagnes, de peur de représailles, refusait de fournir aux agents de la loi les indications et les renseignements qu'on lui demandait, et se contentait de se barricader soigneusement chaque nuit. Ce qui fit faire aux gardiens de la paix pas mal de courses inutiles.

Un jour on apprit que "deux membres de la bande", deux Flamands, Cock et Goethaels, venaient d'être arrêtés.

C'étaient deux personnages peu intéressants ; ils travaillaient, depuis plusieurs années, dans les charbonnages du bassin de Charleroi, tantôt dans une fosse, tantôt dans une autre, faisant, tous les quinze jours, deux parts de leur paye : l'une pour leur logement, l'autre pour les débits de boisson. Souvent les malheureux buvaient à en perdre la raison, cuvant leur genièvre dans quelque fossé le long du grand chemin ou dans l'une ou l'autre grange hospitalière.

Une vieille femme avait été trouvée dans son lit, la gorge coupée ; ses meubles fracturés et vidés prouvaient clairement que le crime avait eu le vol pour mobile.

La rumeur publique accusa naturellement la Bande Noire.

Or, il se trouva que nos deux Flamands, qui n'avaient pas travaillé depuis trois semaines et qui s'étaient déclarés incapables de payer leurs dettes à leur maison de pension, avaient été rencontrés, le lendemain de l'assassinat, ivres-morts et, ajoutait-on, les poches pleines de pièces d'or. En tout cas, l'un d'eux avait fait changer un louis. Cela suffit pour les faire arrêter.

Leur procès fut court. L'opinion des jurés était toute faite, les accusés se défendirent mal, ne comprenant pas la moitié de ce qui se disait à leur propos. Condamnation à mort !

* *

La grand-place de la Ville-Haute regorgeait de curieux. Il y avait là non seulement une bonne partie de la population de Charleroi, mais des villes et des villages environnants des curieux de tout âge et de tout sexe étaient accourus pour voir les deux condamnés et assister à leur supplice.

—C'est toujours deux bandits de moins ! se disaient à l'oreille les petits rentiers qui ne dormaient plus que d'un œil depuis longtemps et les fermiers toujours effrayés à l'idée d'une visite de la terrible bande. Mais on n'osait trop montrer sa joie, par crainte de représailles.

Quant aux condamnés, ils montraient plus de courage qu'on n'en attendait d'eux et se contentaient de protester de leur innocence, à laquelle, malheureusement, personne — sauf leur confesseur — ne voulait croire.

Ils moururent comme des braves. Quand, au milieu d'un silence lugubre, la seconde tête roula dans le panier, un homme de grande taille, qui n'avait pas perdu un détail du terrible drame, dit à haute voix, comme se parlant à lui-même :

—C'est une mort très douce !...

* *

Quelques jours après, vers une heure de relevée, ce même homme se tenait sur cette même place de la ville-haute et offrait en vente quatre canards—les seuls qui lui restaient, disait-il—et il déclarait qu'il voulait les vendre à perte afin de pouvoir s'en aller plus vite.

De fait, le marché était fini depuis longtemps ; vendeurs comme acheteurs était loin. Lui seul restait là, le géant aux cheveux roux, avec ses paniers vides et l'étroite cage où sommeillaient les quatre victimes vouées au couteau du cuisinier.

Un homme passa. Il paraissait pressé. C'était mon ami M. F..., à cette époque commis chez l'avoué V. B. Il avait assisté à l'exécution des deux Flamands et il reconnut l'homme qui avait trouvé bien douce la mort des guillotins.

—Eh bien ! monsieur, lui demanda le marchand, voulez-vous acheter mes quatre canards ? J'ai hâte de m'en retourner chez moi ? Bon marché : cinq francs les quatre.

C'était bon marché, en effet, et pour revendre des canards à ce prix, on ne doit pas les payer cher.

F..., s'approcha, sous prétexte d'examiner les volatiles, regarda le marchand dans le blanc des yeux et fit mine de s'en aller en murmurant :

—Croyez-vous donc qu'un pauvre petit clerc d'avoué se promène avec cinq francs dans sa poche ?

—Ah ! fit l'homme, vous êtes clerc d'avoué ;

c'est du monde fin, ça... Combien donneriez-vous ?

F... compta son argent comme un homme qui n'en a guère à dépenser, et dit avec un soupir :

—Je ne pourrais vous donner que quarante sous... C'est trop peu, j'en conviens, mais je me passerai de vos canards.

—Non ! non, vous ne vous en passerez pas, reprit le marchand... Où demeurez-vous ? Je vous porterai les canards ; de cette manière, je connaîtrai votre demeure, car j'aurai besoin de vous voir un autre jour... pour un avis...

Tout cela parut très louche au futur homme de loi ; mais il ne dit rien, paya son acquisition et attendit les événements.

* *

Le lendemain, une femme, portant des vêtements assez riches mais de fort mauvais goût, sonnait à la porte de F...

Avant de faire cette démarche, elle s'était "donné du cœur" en buvant deux ou trois verres de genièvre.

F... la fit asseoir en face de lui, dans un petit parloir.

—Monsieur, dit-elle, je suis la femme de Leclercq ?...

—Leclercq ?... demanda F...

—Oui, le marchand qui vous a vendu des canards...

—Ah !

—Et je viens vous demander un avis.

—Je suis à vos ordres, madame.

—Vous savez, monsieur, qu'il y a dans le monde beaucoup de mauvaises langues et de jaloux...

—Ne m'en parlez pas !

—Il y en a qui disent que mon mari fait partie de la bande noire.

—Ce sont des monstres... Mais, dites-donc, la petite mère, j'ai l'habitude de prendre le matin, avant d'aller à mon bureau, un ou deux petits verres de genièvre. Vous ne refuserez pas de trinquer avec moi ?..

F... avait senti à quelle cliente il avait affaire et il se disait qu'il allait peut-être apprendre de fameux secrets.

Il sortit et revint bientôt avec une bouteille et deux verres.

La brave femme accepta de tout cœur et continua ses confidences : "Son mari payait bien tout le monde et il n'achetait qu'au comptant..."

Tout en faisant de petits signes approbateurs, F... songeait aux canards vendus à vil prix et... remplissait les verres.

Au quatrième coup, la visiteuse bredouillait. Alors, brusquement, F... lui demanda :

—Ces deux Flamands, qu'on a guillotins dernièrement, étaient-ils bien les auteurs du meurtre pour lequel ils ont été condamnés ?

La femme se leva, ivre, hallucinée, jetant autour d'elle des regards effarés...

—Non ! s'écria-t-elle, ces hommes n'étaient pas coupables ; mais ceux qui disent que mon mari a fait le coup sont d'infâmes menteurs...

* *

Deux jours après, Leclercq, le fameux marchand de poulets, le chef de la bande noire, l'auteur de nombreux vols à main armée et de plusieurs assassinats ou tentatives d'assassinats, était arrêté avec un grand nombre de ses complices.

Et sur cette même place où il avait trouvé bien douce la mort de deux innocents suppliciés pour un crime que lui-même avait commis, devant cette même foule peut-être que son exclamation avait glacée d'effroi, il paya sa dette à la justice humaine.

Si vous me demandez maintenant, lecteur, pourquoi je vous ai raconté cette histoire, je vous répondrai :

— Pour vous engager à ne jamais juger trop vite et à laisser aux accusés, jusqu'au dernier moment, le bénéfice du doute. La justice humaine se trompe déjà assez vite sans que nos cris d'indignation ou de haine la poussent dans une mauvaise voie.

Jean des Crabbes

LE MAITRE PASTEUR

La France en deuil pleure le trépas de l'un de ses plus illustres enfants. L'immortel découvreur du vaccin antirabique, M. Pasteur, vient de mourir, le 28 septembre dernier, à sa maison de campagne de Garches, près Paris.

M. Pasteur (Louis) est né le 27 décembre 1822, à Dôle (Jura).

Cet illustre chimiste, auquel la médecine doit ses plus grandes découvertes et ses plus sérieux progrès, peut certainement figurer, ne fût-ce qu'à titre honorifique, parmi les grands médecins. Il serait d'ailleurs docteur en médecine de la Faculté de Bonn, qui lui avait conféré le titre de docteur en 1868, s'il n'avait renvoyé le diplôme allemand en 1870.

Pasteur, fils d'un ouvrier tanneur, fut d'abord maître répétiteur au lycée de Besançon. A 21 ans, en 1843, il était admis à l'École Normale et trois ans plus tard il était reçu agrégé des sciences physiques, puis attaché à l'École en



qualité de préparateur de chimie ; reçu docteur, nommé professeur de physique au lycée de Dijon et enfin suppléant à la chaire de chimie de la Faculté des sciences de Strasbourg, dont il devint titulaire en 1852.

En 1854, il était appelé comme doyen à la Faculté des sciences de Lille nouvellement créée, et en 1857 il prenait la direction des études scientifiques à l'École Normale.

En 1862, il était élu membre de l'Académie des sciences, en 1863, professeur de géologie, physique et chimie à l'École des beaux-arts et, en 1867, professeur de chimie à la Sorbonne, chaire qu'il a occupée jusqu'en 1875.

Il poursuivait toujours ses études sur la fermentation dans les liquides comme le vin, la bière et le vinaigre et arrivait à établir que leurs altérations provenaient de végétations microscopiques que l'on pouvait combattre par une élévation de température, système pratiqué depuis sous le nom de pasteurisation.

Entre temps, sur la prière de J.-B. Dumas, il étudiait une maladie des vers à soie qui compromettait l'existence de toute l'industrie séricicole et il obtenait de si remarquables résultats que le Ministère de l'agriculture d'Autriche lui décernait, en 1868, un prix de 10,000 francs.

En 1873, l'ensemble de ses travaux lui valait un prix de 12,000 francs de la Société d'encouragement.

La même année, il était nommé associé libre de l'Académie de médecine.

Il cherchait alors à appliquer à l'organisme animal les principes qu'il avait découverts.

Le 30 avril 1877, il faisait à l'Académie de médecine une communication dans laquelle il démontrait que le charbon des races bovine et ovine était causé par un microbe et que cette maladie pouvait être évitée par une vaccination avec le virus lui-même, cultivé en vase clos. L'expérience lui donna raison et les moutons vaccinés échappèrent à la maladie.

Il étudia aussi le choléra des poules, en dégagant le microbe et le combattit par les mêmes principes de culture et de vaccination.

C'est à ce moment qu'il était nommé membre de l'Académie française où il succéda à Littré.

Ses études et ses découvertes sur les microbes des maladies n'avaient encore visé que les animaux lorsque le docteur Lannelongue appela son attention sur un cas de rage, chez un enfant malade à l'hôpital Trousseau.

Pasteur étudia alors la rage et, après de longues et délicates expériences, il trouva la vaccination de cette terrible maladie.

En 1886, l'Académie des sciences proclamait que la prophylaxie de la rage était trouvée. Un mouvement véritablement populaire se produisit ; les souscriptions publiques affluèrent et, en 1888, l'institut Pasteur, superbe établissement vaccinal destiné aux victimes des morsures d'animaux enragés, était solennellement inauguré.

Du monde entier les malades viennent s'y faire soigner et la mortalité de la rage est descendue de 40 à 1½ pour 100.

Cet institut comporte d'ailleurs d'autres services que celui de la rage. A côté et sous la direction du maître, d'éminents docteurs, comme Roux, Nocard et Metchnikoff, travaillaient à dégager de la théorie scientifique du grand savant les conséquences pratiques qu'elle comporte.

De temps en temps sort de cette utile collaboration quelque grande découverte qui étonne le monde et illustre son auteur ; mais c'est toujours à l'initiateur puissant et respecté que revient la plus grande part de gloire et de reconnaissance.

Pasteur avait épuisé tout ce que les peuples et les rois peuvent donner de récompenses et d'honneurs ; l'Assemblée nationale, en 1874, lui votait une pension nationale ; il était grand-croix de la Légion d'honneur depuis 1881. Il avait le plus haut grade de tous les ordres étrangers du monde entier.

En 1892, son soixante-dixième anniversaire a été l'occasion d'une véritable apothéose, et l'on peut dire de lui qu'il était déjà entré vivant dans l'immortalité.

Mais cette gloire, ces honneurs, cette célébrité n'étaient pas sa plus haute récompense. Ce qui valait mieux encore et qu'il préférait à tout, c'était, avec la vénération et le respect qu'il inspire aux nations étrangères, la grandeur qu'il donne à la patrie bien-aimée que glorifie son illustre nom.

LE MASSACRE DE BAZEILLES

Pendant que les Allemands ne se lassent pas de célébrer leurs victoires, les Français continuent, de leur côté, à remettre en lumière les hauts faits dont leur gloire est composée, et à en recommander l'étude aux nations civilisées.

Plus de cinquante mille Français réunis à Bazeilles sont allés porter, aux morts glorieux du 1^{er} septembre 1870, le tribut de leurs souvenirs et des fleurs. Il est des défaites que les vaincus ont le droit de revendiquer à l'égal de victoires éclatantes : Bazeilles est de ce nombre. Tout ce que l'héroïsme poussé à son point extrême peut donner de résistance, tout ce que l'abnégation, l'oubli de soi-même, le mépris de la mort sont capables d'inspirer, se développa au sein de ces quelques milliers d'hommes qui tenaient tête à une armée toute entière.

La journée de Bazeilles est l'une des plus caractéristiques de la guerre franco-allemande. Quand les feuilles de tous les pays, qui suivaient avec anxiété les phases de la lutte, en portèrent au loin le récit, un immense cri d'horreur s'éleva, un cri de réprobation qui intimida quelques jours les Allemands.

En effet, jamais bandits dressés au pillage et au massacre, jamais hordes de Sioux ou d'Apaches, n'apportèrent, dans une œuvre de vengeance, plus de cruauté froide et calculée.

Depuis l'ouverture des hostilités les habitants des campagnes savaient à quoi s'en tenir sur l'allure des envahisseurs : on savait que leurs procédés n'étaient rien moins que chevaleresques, mais on ne pouvait prévoir à quel degré de férocité atteindraient les hordes bleues de Bavares.

Personne n'a oublié les péripéties de cette journée douloureuse. Des récits puisés à toutes sources en ont tristement popularisé le souvenir. Néanmoins on peut la retracer à grands traits.

Les efforts des troupes bavaroises s'étaient brisés contre la résistance héroïque du 12^e corps. Les renforts saxons, les batteries d'artillerie appelées par centaines épuisaient leurs coups : l'orage de fer et de feu qui grondait autour des troupes françaises, ne les intimidait pas. Six heures durant, une lutte effroyable, corps à corps, mit aux prises les deux armées. Les Français, aux dernières minutes du combat, luttaient à 1 contre 16. Enfin, vers dix heures, les Bavarois pénétrèrent dans l'infortunée petite bourgade. Maison par maison, jardin par jardin, rue par rue, il fallait renouveler les attaques, éviter les sorties furieuses des "marsouins", car c'est là que nos petits coloniaux tracèrent avec leur sang l'une des plus belles pages de leur histoire.

Les cartouches étaient épuisées, alors la baïonnette scintillait à la lueur des flammes et les hurrahs de poignées d'hommes épouvantaient les assaillants. La résistance coûta cher, car ce n'est pas seulement aux combattants que s'en prit la fureur des Bavarois. On incendia méthodiquement chaque usine, chaque maison. On éventra sans distinction de sexe ni d'âge. On rejeta des vieillards, des femmes, des enfants en bas-âge au milieu des décombres flambants de leurs demeures. Un nourrisson eut la tête écrasée contre un pan de muraille. L'œuvre de haine ne s'arrêta pas là.

Pendant les trois jours qui suivirent, de tristes convois enchaînés s'en allaient, lentement, vers la Meuse, et, de quart d'heure en quart d'heure, la décharge du Dreyse annonçait une exécution nouvelle accomplie au mépris des droits de l'humanité.

Quand il ne resta plus rien que des cendres sanglantes, une clameur de pitié s'éleva : on voulait organiser des souscriptions pour venir en aide aux survivants du désastre. Alors une lettre, en date du 20 septembre 1870, signée "Richard Gœlch," interdit cette mesure, déclarant que Bazeilles avait été détruite par suite d'une sentence prononcée en vertu des droits de la guerre.

Le général van der Thann rougit plus tard de son œuvre. Il tenta de se disculper. Mais des centaines de lettres vinrent lui clore les lèvres et lui cracher son intamie à la face.

Bazeilles sera peut-être utile dans l'avenir. Quand sonnera l'heure fatale des représailles, son souvenir évoqué pourra tout absoudre, tout justifier. Que Berlin flambe et croule sur sa populace, à tout cri de pitié on pourra répondre : "Et Bazeilles !" Les Allemands, à côté du nom de Sedan, peuvent tracer ce nom sur leurs étendards, non en lettres d'or ni de fer, mais en lettres de sang. Ils peuvent rendre l'Alsace et la Lorraine, ils n'effaceront pas cette tache rouge de leur histoire.

Ils ont commis là ce crime que la postérité ne pardonne pas : le crime de lèse-humanité, qui relègue ses auteurs au ban des peuples civilisés.—E. L.

LES DEUX CLAIRONS

Menant le combat quand même
Le clairon sonne toujours.

... Ils déposèrent le blessé dans l'alcôve aux rideaux de serge verte, puis revenant vers le vieillard, qui machinalement tenait toujours sa pipe inachevée :

—Là ! il ne vous donnera pas grand mal, le pauvre garçon, il a bien sûrement son compte ; mais c'était un brave, il sera mieux pour mourir ici que dans la plaine.

Le vieux inclina gravement la tête.

—Vous avez peut-être un fils sous les drapeaux, l'ancien ?

—Non, mais j'ai servi moi-même. Ex-clairon au 3^e zouaves, camarades...

—Comme lui alors, sauf que c'était aux turcos. Mais il a sonné sa dernière charge...

—Et quelle charge ! il était tombé qu'il sonnait encore en enragé, et les autres bondissaient comme des diables.

—C'était un brave, répéta simplement l'ancien clairon ; soyez tranquille, il aura la mort d'un brave et s'il revient à lui, il aura un ami pour recevoir ses volontés...

—Merci, camarade.

Ils s'éloignèrent regagnant le bivouac, à travers le village, encombré de morts et de mourants.

* * *

Le vieux resta seul, immobile au coin de la cheminée, rêvant...

A quoi ?

Au temps de sa jeunesse, où sonnait la charge, il escaladait, avec son régiment, les flancs escarpés des montagnes de Kabylie, ou grimpait à l'assaut de Constantine.

Oh ! les beaux jours de gloire et d'ivresse, où les notes claires des trompettes françaises faisaient fuir Arabes, Russes, Autrichiens, Chinois !

Maintenant, vieillard impotent et débile, il voyait reculer ces hardis pantalons rouges devant les sombres masques prussiens...

Il était triste, seul.

Et il écoutait au fond de sa mémoire, les sonneries joyeuses de jadis... et une autre encore... faible, hésitante... celle d'un écolier aux joues brunes qui les gonflait de toutes ses forces en soufflant dans le clairon paternel.

* * *

François Lorrain avait rapporté d'Afrique, avec une balle dans le genou, qui lui faisait traîner la jambe, et la médaille militaire qui ornait sa poitrine, un marmot de deux ans qu'il avait eu d'une Mauresque épousée là-bas et morte avant de quitter le sol natal.

Mais, débrouillard comme tous les troupiers, Lorrain s'était fait père et mère à la fois pour son petit Pierre qu'il adorait, tout en dissimulant sa tendresse paternelle, " incompatible avec la discipline ", sous les dehors rudes et sévères.

L'enfant avait grandi, il avait les traits de son père avec la peau bronzée et les cheveux crépus de sa mère ; il était hardi, intelligent et bon.

" C'est un fameux luron, qui sera un fameux soldat," disait orgueilleusement l'ancien clairon.

Malheureusement, le " moricaud ", comme on l'appelait au village, tenait aussi, de ses ancêtres maternels sans doute, des instincts pillards, qui exaspéraient l'honnêteté rigoureuse de Lorrain.

Il avait beau multiplier les corrections, sans cesse le gamin était pris en flagrant délit de maraude.

Un jour, chose plus grave, il fut convaincu de vol.

Cette fois, le vieux ne dit rien, mais il détacha sa médaille militaire et la pendit à son clou ; puis, malgré les supplications et le repentir de son fils, les prières même du volé, brave homme qui ne voulait pas la mort du pécheur, il le chassa de sa maison, en déclarant qu'il n'était pas le père d'un voleur.

Pierre était parti et n'avait plus donné signe de vie ; était-il mort ? on l'ignorait ; mais jamais l'ancien soldat n'avait plus prononcé son nom, et à cette heure où tant de pères tremblaient pour leur fils, il n'avait pas la triste douceur de craindre pour le sien.

* * *

Les rideaux de serge avaient tremblé, le blessé s'agitait avec un faible gémissement...

Allumant une chandelle fumeuse, le père Lorrain s'approcha de l'alcôve sombre.

—Voulez-vous quelque chose mon brave ? je...

—Il n'acheva pas...

Galvanisé par cette voix, le mourant s'était soulevé sur les coudes et, dans ce pauvre visage mutilé, entouré de linges sanglants, le père venait de reconnaître son fils.

—Pierre..., Pierre..., balbutia-t-il, étranglé.

Le suif coulait sur ses doigts en gouttes brûlantes, sans qu'il s'en aperçût !... il restait, là..., immobile..., hagard..., regardant d'un œil égaré cet enfant tant aimé, tant pleuré en secret.

Le blessé, lui aussi, l'avait reconnu.

—Pardon, père..., pardon..., gémit-il, en joignant les mains.

Le vieux, la gorge serrée, ne répondit pas.

—Pardon, je vous en supplie, répéta le malheureux ; père, j'ai mal vécu, mais je meurs bien...

Le vieux se taisait toujours.

L'autre retomba, accablé, sur son oreiller.

Mais, alors, il sentit quelque chose d'humide tomber goutte à goutte sur son visage.

Le père pleurait, et ces larmes bénies purifiaient ce front souillé, comme un second baptême...

Puis, détachant sa médaille militaire pendue depuis tant d'années aux pieds du crucifix, le vétérans la posa sur la poitrine de son fils.

Une sorte d'extase illumina les traits pâles du mourant, il porta d'une main tremblante le glorieux insigne à ses lèvres en murmurant :

—Merci !...

Il expira.

* * *

—Sergent, faites l'appel.

Le jour naissait, le régiment décimé se rangeait, sac au dos.

—Aubert.

—Présent.

—Mahomed ?.. Ali ?.. Lorrain ?

—Présent, répond une voix mâle.

Tous les regards se tournent vers le clairon. Le vieux, livide, mais les yeux secs, revêtu de l'uniforme de son fils, sort des rangs.

—Je me nomme Lorrain, ancien clairon au 3^e zouaves, je remplace mon fils tué à l'ennemi. Silencieusement, le capitaine se découvre devant le vétérans et l'appel continue.

* * *

—En avant !

L'ennemi est revenu, enserrant la petite troupe.

—En avant !

Le clairon sonne la charge...

Un frisson passe dans l'âme des soldats, à son accent sauvage, déchirant.

C'est quelque chose de terrible, de désespéré, c'est le cri de colère, de haine, de vengeance, du père et du Français...

Et les turcos bondissent emportés, grisés farouches.

Le vieux court aussi fort qu'eux, il ne traîne plus la jambe, allez ; le clairon aux lèvres, il sonne, sonne sans s'arrêter..

Le sang lui sort de la bouche, ses yeux sont troublés, ses tempes battent...

Il va, il va, sonnant toujours furieusement.

Une balle lui fracasse le bras droit, il prend le clairon de la main gauche ; une autre lui traverse la jambe, il continue de courir ; enfin, une dernière le frappe en plein cœur et il tombe à la place même où est tombé son fils quelques heures auparavant.

ARTHUR DOURLIAC.

M. OWEN MURPHY, EX-M.P.P.

Vendredi de la semaine dernière est décédé, dans la vieille capitale provinciale, M. Owen Murphy, ancien maire de Québec, ancien député de Québec-ouest à la Législature.

M. Owen Murphy naquit à Stoneham, dans le comté de Québec, le 9 décembre 1829.



Il fut conseiller municipal pendant longtemps, et en 1874 il fut élevé à la dignité de maire de Québec, poste qu'il occupa jusqu'en 1878. M. Murphy a été directeur du Québec-Central, président de l'Institut littéraire Saint-Patrice, président du Turf Club et de la Chambre de Commerce. Le 14 octobre 1886, il était élu député de Québec-ouest à la Législature. Son élection fut annulée et il fut réélu en 1890 pour la même division contre M. Mathew Hearn.

Il exerçait à Québec la profession de banquier privé et d'agent d'assurance.

Pendant son administration, on signale l'embellissement et l'achèvement de la terrasse Dufferin, les fêtes à l'occasion du 2^{ème} centenaire du diocèse de Québec, la visite à Québec de Mgr Conroy, délégué du pape.

M. Murphy assistait, en 1875, à Londres, à la grande convention des maires de toutes les villes du monde civilisé.

Souvenir de l'inauguration du monument Chénier, magnifiques gravures donnant une vue du monument et des membres du comité d'initiative. Impression de luxe, grand format. Tirage limité. Hâtez-vous de l'acheter. Prix : 10c. G.-A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'enregistrer la mort de M. A.-C. Sabourin, propriétaire de l'hôtel du Canada et frère de M. Sabourin, l'un des propriétaires-éditeurs du MONDE ILLUSTRÉ.

M. Sabourin meurt à l'âge de quarante-sept ans, laissant le meilleur souvenir de sa loyale et honnête carrière à tous ceux qui ont eu l'avantage de le connaître.

Nous joignons nos bien sincères condoléances à toutes celles sur lesquelles peut compter la famille de M. Sabourin dans le malheur qui vient de la frapper.

LES SOLDATS CHINOIS

(Voir gravure)

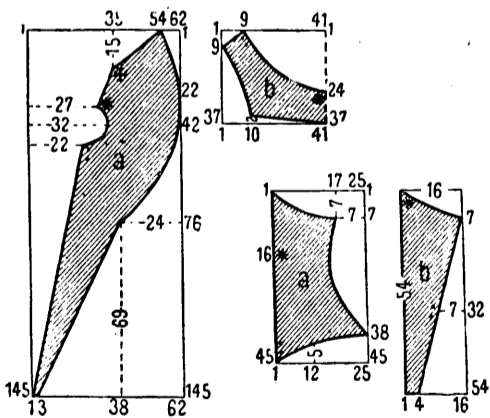
La guerre sino-japonaise est finie et bien finie. Mais il ne faut pas croire, pour cela, que les Chinois prennent facilement leur parti de leurs défaites et de l'humiliation ressentie. Et, s'il faut en croire les Européens qui ont quitté, ces temps derniers, le Céleste-Empire, la haine de l'ennemi est restée vivace dans le cœur de la population ; elle est même entretenue soigneusement parmi l'armée.

Depuis que les troupes japonaises ont évacué le pays, l'esprit belliqueux des soldats chinois s'est singulièrement développé. Il semble que ce soient eux qui aient obligé, par la force des armes, les Japonais à s'enfuir. Presque tous les jours, au moment des exercices, on leur fait faire le simulacre d'une poursuite aux Japonais. Ils s'élancent derrière des fuyards imaginaires, en lançant des pierres et en poussant des cris de guerre.

Et c'est ainsi que les Chinois finiront par s'imaginer qu'ils ont réellement chassé les Japonais de leur pays.

POUR LES DAMES

1 et 2. Costume d'automne avec petite pèlerine.—Le modèle, représenté par les dessins 1 et 5, est en drap bleu nouveau, orné de bandes étroites de Mongolie et de ruban de satin noir No 22. Le costume, sans le petit vêtement No 2, est garni de galon perlé. Il est en drap gris avec blouse de soie. Les coutures sont cambrées aux lés derrière et de côté, pour produire des godets très profonds jusqu'au bas de la jupe. Le large lé de devant forme cloche. Doubler de taffetas noir avec faux ourlet de crin sur 10 pouces. Rou-



3. Patron-méthode pour le fichu-pèlerine du costume, dessins 1 et 5.

4. Patron-méthode pour les revers de la robe, dessins 2 et 6.

leautés d'étoffe ou bandes de fourrure comme ornement. La jupe est montée dans un liseré étroit. Blouse avec dos plat et devant à trois plis de chaque côté des agrafes. Les revers doubles sont coupés d'après le patron-modèle, dessin 4, en ajoutant au revers inférieur a une partie du col en forme d'empicement, recouvrant le dos, puis adapter le revers long b d'étoile à double point. Doubler cette garniture de toile et de soie. Ceinture et col drapés en ruban No 22, avec nœuds derrière. Manches à gigot de 40 pouces de large, doublées de mousseline ferme. Le fichu-pèlerine est

donné par le patron-modèle, dessin 3. Les pans allongés sont avantageux pour les tailles un peu fortes, et en coupant les épaules un peu plus longues on pourra se servir de



5. Dos de la pèlerine, dessin 1. 6. Dos de la robe, dessin 2.

ce patron pour un vêtement d'hiver. Biais de toile de 1½ pouces tout autour, et doublure de soie. Le col droit sur 1½ pouce est complété par le col plissé, dessin 3 b. Choux de ruban au milieu derrière et aux quatre épaules, et grand nœud à pans arrondis devant. Capote avec bords de forme diadème en velours olive, garnie d'un bouillonné de satin vieux rose tout autour, et d'ornements pailletés et perlés d'acier. Héron à pointes roses et nœuds de velours en biais de 9½ pouces de large avec larges coques. La seconde figurine tient à la main un chapeau rond en feutre brun, à bord de 4 pouces devant, 2½ derrière, à dépassant satin. Ornement de velours vert clair sur 8½ pouces, formant des coques drapées. Ailes brunes et coques de ruban cotelé brun clair.

L'ART CULINAIRE

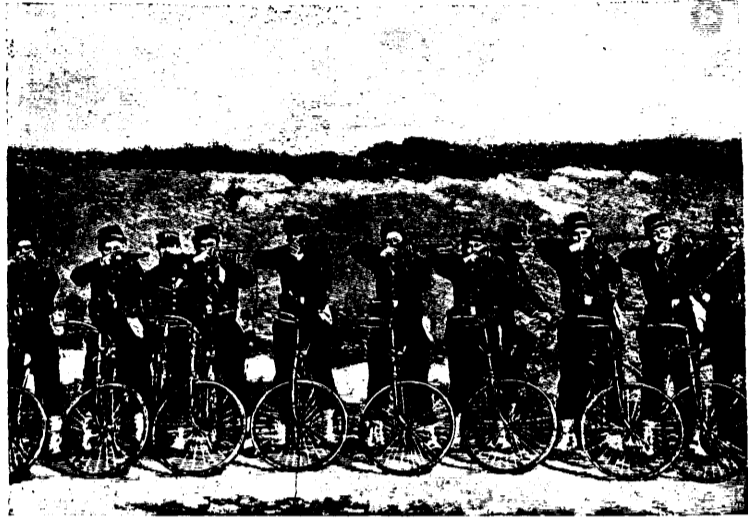
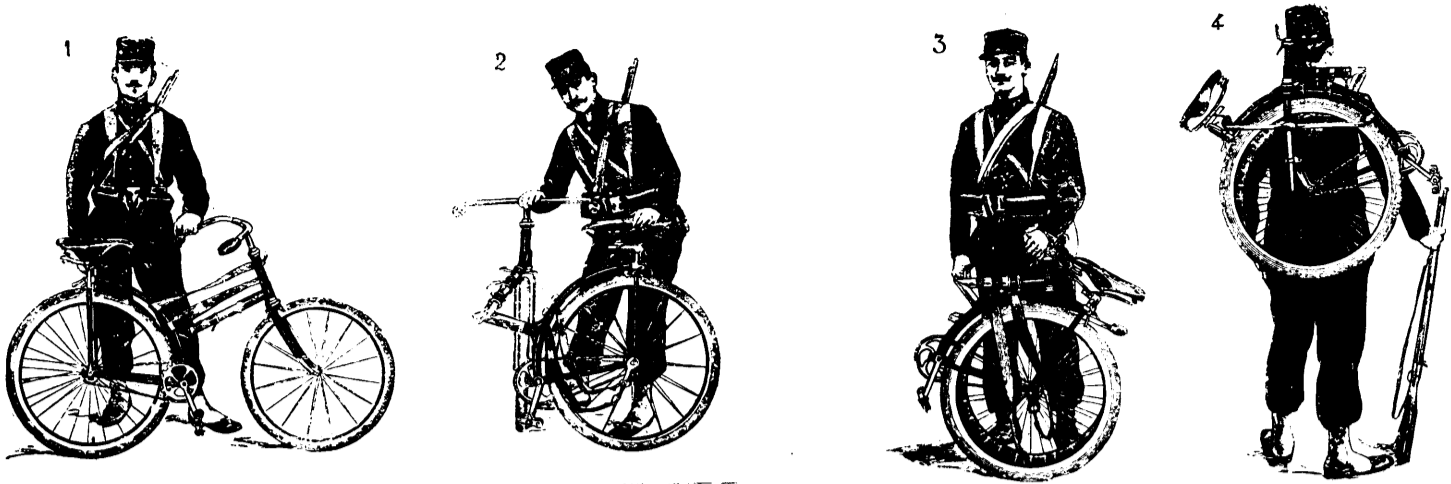
Moka.—Prenez un quart et demi de bon beurre frais, deux jaunes d'œufs, 125 grammes de sucre en poudre et une demi-tasse essence de café. Ecrasez le beurre dans un plat très chaud avec une cuiller ; ajoutez le sucre par cuillerées, puis les deux jaunes d'œufs et versez le café par petites doses. Rangez ensuite des biscuits dans une assiette à dessert en leur donnant telle forme qui vous plaira et disposez de la manière suivante : une couche de biscuits, une couche de crème et ainsi de suite en terminant par une couche de crème qui recouvre le tout.

Le moka est d'une grande ressource, parce qu'il n'exige aucune cuisson.

Rillettes de volailles.—Au lieu de chair maigre de porc, hachez de la chair de volailles, oies, dindes, canards, poulets ; vous faites fondre d'abord la graisse ; vous y mettez, quand elle commence à bouillir claire, la chair hachée très menu. Laissez-la cuire jusqu'à ce qu'elle prenne une teinte dorée, mais non brune, et alors retirez du feu et videz dans un récipient afin que les rillettes ne cuisent pas davantage. Remuez avec une spatule de bois jusqu'à complet refroidissement. Mettre en pots et couvrir. Avant de mettre la chair hachée dans la graisse, il faut la saler convenablement.



1 ET 2. COSTUME DE DEMI-SAISON AVEC FICHU-PÈLERINE, POUVANT CONVENIR A UNE DAME AGÉE. Vues : dessins 5 et 6. Patron-méthodes pour le fichu et les revers : dessins 3 et 4. (Extrait de la Saison.)



1. La bicyclette montée ; 2. Le repliage ; 3. La bicyclette repliée ; 4. La bicyclette portée ; 5. Tir à la bicyclette ; 6. Le tir debout.

LES BICYCLETTES DANS L'ARMÉE FRANÇAISE



C. & F. RIPP.

SOLDATS CHINOIS POURSUIVANT UN ENNEMI IMAGINAIRE



BEAUX-ARTS.—PETITE MENDIANTE.—Tableau de M. Perreault



H.-N. PILLSBURY (1er prix)



M. TSCHIGORINE (2e prix)



HERR LASKER (3e prix)



DR TARRASCH (4e prix)



HERR STEINITZ (5e prix)



HERR SCHIFFERS (6e prix)

LES LAURÉATS DU TOURNOI INTERNATIONAL D'ÉCHECS D'HASTINGS (ANGLETERRE)

Voici la deuxième fois que les Etats-Unis envoient à la vieille Europe un joueur d'échecs phénoménal qui, pour son coup d'essai, vient de conquérir la première place dans un tournoi où presque toutes les célébrités de l'échiquier se trouvaient dans la lice. Depuis Paul Morphy, aucun premier prix n'a été remporté par un concurrent aussi jeune.

M. Pillsbury, le lauréat de l'International d'Hastings, originaire de Boston, n'a que vingt-trois ans, et ce n'est que depuis cinq ou six années qu'il pratique et qu'il étudie sérieusement les échecs ; à l'âge de dix-huit ans, il a gagné à M. Steinitz deux parties sur trois en recevant l'avantage de Pion et Trait. Son triomphe est la preuve d'aptitudes extraordinaires.

Bien que M. Pillsbury soit un joueur très attentif, il ne prend pas beaucoup de temps pour ses coups, on peut dire qu'il joue rapidement. Sa mémoire est telle qu'il lui a été possible de conduire simultanément jusqu'à douze parties *sans voir*.

Est-ce à dire qu'il soit le plus fort joueur actuel ? On ne sait ; l'opinion des initiés restera indécise jusqu'à ce qu'il ait l'avantage de jouer un match contre un Tschigorine, un Lasker ou un Tarrasch.

Le champion du monde est forcé d'accepter les duels.

Voici la valeur des prix distribués :

1er prix	\$750	M. Pillsbury (Etats-Unis)
2e	575	M. Tschigorine (Russie).
3e	425	M. Lasker (Angleterre).
4e	300	M. Tarrasch (Allemagne).
5e	205	M. Steinitz (Etats-Unis).
6e	150	M. Schiffers (Russie).
7e	76	M. Bardeleben (Allemagne).
8e	73	M. Teichmann (Angleterre).

Prix de consolation :

M. Schlechter (Autriche)	\$65
M. Blackburne (Angleterre)	52
M. Walbrodt (Allemagne)	35
M. Burn (Angleterre)	45
M. Janowski (France)	45
M. Mason (Angleterre)	40
M. Bird (Angleterre)	40
M. Gunsberg (Angleterre)	37
M. Albin (Etats-Unis)	35
M. Marco (Autriche)	30
M. Pollock (Canada)	32
M. Mieses (Allemagne)	32
M. Tinsley (Angleterre)	30
M. Vergani (Italie)	10

M. Tschigorine a reçu le prix spécial pour le premier gagnant sept parties, et le prix spécial pour le gagnant du plus grand nombre de gambit Evans. M. Schlechter a obtenu le prix du meilleur résultat contre les vainqueurs.

NOUVELLES A LA MAIN

Entre époux :

— Lorsque l'un de nous mourra, j'irai vivre à la campagne, au milieu de la verdure et des fleurs.
— Mais, bobonne, si c'est toi qui meurs la première ?
— Ah ! mon chéri ! éloignons cette triste pensée.

* * *

Une dame, très insolente, monte en omnibus :

— Conducteur, s'écrie-t-elle impérieusement, vous m'arrê-
terez telle rue, telle numéro.

Le conducteur, saluant avec politesse :

— A quel étage, madame ?

* * *

On se chamaille au cercle.

— Est-il vrai, monsieur, que vous avez dit de moi qu'on
devait m'enfermer à la Longue-Pointe ?

— Permettez ! j'ai dit seulement qu'on vous en avait
laissé sortir un peu trop tôt !

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de SEPTEMBRE, qui a eu lieu samedi, le 5 octobre, a donné le résultat suivant :

1er PRIX	No	9,154	\$50.00
2e	No	27,321	25 00
3e	No	732	15.00
4e	No	18,327	10 00
5e	No	43	5 00
6e	No	29,265	4 00
7e	No	8,737	3 00
8e	No	36,951	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

254	6,290	13,617	20,135	25,154	33,504
311	6,474	13,734	20,343	25,741	33,776
323	7,369	14,119	20,516	26,708	33,903
678	7,768	14,247	20,739	27,098	34,101
1,149	8,359	14,311	21,094	29,112	34,326
1,661	8,707	14,524	21,213	30,342	34,657
1,736	9,872	14,947	21,718	30,723	35,314
1,867	10,325	15,098	21,991	30,842	35,725
2,150	10,498	15,261	22,175	30,981	36,315
2,506	11,069	16,035	22,394	31,056	37,284
2,641	11,910	17,428	22,957	31,183	37,690
3,104	12,612	17,823	23,451	32,156	38,318
3,156	13,390	18,974	23,714	32,307	39,326
4,723	13,415	19,142	24,809	32,923	39,741
5,585		13,502			

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de SEPTEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.



La portière se dressa, l'œil en feu, les mains sur la hanche.—Page 357, col. 1

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

VI

—Quel motif avez-vous donc aujourd'hui de vous occuper de ce parfait gredin ? . . .

—Un motif grave et vous le comprendrez quand vous m'aurez écouté pendant quelques instants . . .

—Parlez, mon cher cousin . . .

—Pendant la guerre, lorsque vous étiez capitaine de la garde nationale, vous avez eu dans votre compagnie un simple garde du nom de Paul Rivat.

L'inquiétude de Gilbert devenait de l'angoisse.

Il parvint cependant à dominer son trouble et il dit d'un ton assez ferme :

—En effet . . . Ce Paul Rivat, je crois m'en souvenir, fut blessé mortellement à la bataille de Montretout . . .

—Il est mort, quelques mois plus tard, des suites de cette blessure à l'hôpital de Versailles où j'ai reçu son dernier soupir . . .

—Vous le connaissiez donc ?

—C'est moi qui l'avais marié, à l'église Saint-Ambroise, une année avant sa mort.

—Vous avez sans doute entendu parler de sa jeune femme ? . . . continua l'abbé d'Arcy.

—Si j'en ai entendu parler, ce qui est possible, ce devait être d'une façon bien vague, car je n'en ai conservé aucun souvenir . . . répondit Gilbert, ne sachant où Raoul en voulait venir et se tenant de plus en plus sur ses gardes.

Le vicaire de Saint-Ambroise reprit :

—Paul Rivat ne put voir sa femme avant de mourir et, acceptant la mission qu'il me confiait à ses derniers moments, je lui promis de veiller sur la pauvre créature et sur l'enfant qu'elle devait prochainement mettre au monde . . . Je lui jurai d'aller la voir dès ma rentrée à Paris . . .

—Et vous avez tenu votre serment ?

—Oui.

Une légère pâleur envahit le visage de Gilbert, qui sentit perler sur ses tempes une sueur d'angoisse.

Le vicaire poursuivit :

—C'était pendant la nuit du 27 au 28 mai....

—Je venais d'entrer dans Paris avec les derniers bataillons de l'armée de Versailles....

—Je résolus de me rendre immédiatement à la demeure de Jeanne Rivat, que son mari m'avait indiquée....

—Au moment où je pénétrais dans sa maison des obus éclataient sur le toit, l'effondraient et allumaient un incendie....

—Sans m'inquiéter du péril, je gravis l'escalier.

—Derrière moi j'entendis des pas sur les marches.

—On me suivait.

—Je portais le costume ecclésiastique. Peut-être un communard m'avait-il remarqué dans la rue, et voulait-il se venger de la défaite en m'assassinant....

—Je montai plus vite.

—Au dernier étage je vis devant moi une porte ouverte

—J'en franchis le seuil.

—J'étais dans la chambre de Jeanne Rivat. Au milieu de cette chambre gisait une vieille femme, tuée par un obus qui, en éclatant, avait blessé Jeanne sur son lit près duquel se trouvait un berceau.

—J'allais y courir, mais les pas se rapprochaient de plus en plus. L'inconnu qui me suivait était au moment d'atteindre la mansarde.

—Je me jetai dans un cabinet attenant à cette mansarde et, à travers le vitrage de la porte, je vis un homme entrer vivement, se diriger vers le berceau que les flammes entouraient déjà, le soulever et l'emporter en courant.

—Avec un profond étonnement j'avais reconnu cet homme.

—C'était votre ancien fourrier, Servais Duplat !!

Gilbert se sentait défaillir.

Ses inquiétudes, ses angoisses, faisaient place à une poignante épouvante.

—Que savait donc Raoul ?

—Un instant il se crut dévoilé, par conséquent perdu.

—Cependant, à force de volonté, il dompta son effroi.

—Servais Duplat !! dit-il avec un sourire forcé, Servais Duplat sauveteur !! je ne le voyais guère dans ce rôle !! Mais c'est tout un roman que vous me racontez là, mon cher cousin !

—C'est l'exacte vérité....

Le mari d'Henriette se ressaisit complètement.

—Alors, dit-il, nous devons admettre qu'une fois dans sa vie Servais Duplat aura fait une bonne action !! Sans doute il connaissait Jeanne Rivat, et voulait sauver son enfant !....

—Je l'ai cru comme vous....

—Est-ce à dire que vous ne le croyez plus ?

—Je doute.

Gilbert, désirant être renseigné par l'abbé d'Areynes au sujet des choses qu'il ignorait, demanda :

—Mais la mère ? Il l'abandonnait donc ? qu'est-elle devenue ?

—Elle a été sauvée par moi....

—Par vous ! s'écria Gilbert avec terreur, car il devait croire et croyait en effet Jeanne morte.

—Oui.

—Comment ?

—Je pus l'arracher aux flammes qui nous entouraient, je la chargeai inanimée sur mon épaule et, descendant non sans peine l'escalier de la maison prête à crouler, je remis la pauvre femme aux mains des soldats de marine commandés par M. de Kernoël, qui la transportèrent à l'ambulance de la rue Servan....

—Où elle est morte sans doute.... dit Rollin.

—Non. De l'ambulance elle fut transférée à l'hôpital de la Pitié, où Raymond Schloss l'a retrouvée ce matin....

—Guérie ?

—Guérie, mais folle.

Gilbert respira.

—Folle ! répéta-t-il d'une voix dont le tremblement simulait l'émotion. Ah ! la pauvre femme !.... Elle est bien cruellement frappée !....

—Aujourd'hui je ne peux donc rien pour elle.... reprit le jeune prêtre. Mais il reste ses enfants....

Une nouvelle terreur assaillit le mari d'Henriette.

Raoul avait dit : *Ses enfants.*

Il savait donc que Jeanne avait mise au monde deux jumelles....

Comment le savait-il ?

Le misérable joua la surprise.

—Ses enfants ! fit-il, que signifie cela ?

—Cela signifie que trois jours auparavant, la veuve de Paul Rivat avait mis au monde deux petites filles.

—Vous en êtes sûr ?

—Absolument sûr.

—Et vous savez où sont ces jumelles ?

—Non, et c'est pour le savoir que je me suis permis de vous questionner, mon cher Gilbert

—Moi ! s'écria le mari d'Henriette stupéfait. Comment pourrais-je vous l'apprendre ?....

—Vous ne pouvez évidemment pas me l'apprendre, mais vous pouvez m'aider à les retrouver....

—Je ne comprends pas....

—Vous allez comprendre.... Ces deux enfants n'ont point été déclarées à la mairie du onzième arrondissement....

—Vous vous en êtes assuré ?

—Oui.

Les craintes de Gilbert s'évanouirent.

—Alors que sont-elles devenues ? fit-il avec le plus grand calme.

—Une seule personne peut me le dire, c'est l'homme qui les a prises chez leur mère et emportées, c'est Servais Duplat !....

—Sans doute.... Mais retrouverez-vous jamais cet homme ? fit Gilbert d'un ton dubitatif.

—Pourquoi ne le retrouverais-je pas ? demanda l'abbé d'Areynes mordu par l'inquiétude.

—Pour une raison bien simple....

—Laquelle ?

—Servais Duplat, (vous l'avez vu de vos propres yeux lorsqu'il est venu chez moi et qu'il vous a menacé,) était officier d'une compagnie de fédérés et combattant acharné.... Il y a cent contre un à parier qu'il aura été tué sur l'une des dernières barricades, ou pris les armes à la main et fusillé....

Le vicaire de Saint-Ambroise courba la tête.

Un pli profond se creusa entre ses deux sourcils.

L'observation du mari d'Henriette était juste, il y avait beaucoup de chances pour que Servais fût mort.

Nos lecteurs n'ont besoin d'aucune explication pour comprendre les motifs qui empêchaient Gilbert de faire connaître au jeune prêtre l'arrestation de Duplat, condamné seulement à la déportation par le conseil de guerre de Versailles.

Au bout d'un instant l'abbé d'Areynes releva la tête.

—Ce que vous supposez n'est malheureusement que trop vraisemblable, mon cher cousin, dit-il, mais néanmoins ne doit point m'empêcher de poursuivre mes recherches.... Ce Duplat avait un logis.... Qui sait s'il n'y a pas déposé ces enfants et s'il ne les a pas confiés à quelqu'un dans sa maison.... Il ne pouvait aller combattre aux barricades avec deux petites filles sur les bras.... S'il a été arrêté chez lui, (ce qui est admissible), et si les jumelles s'y trouvaient, elles ont pu être recueillies par les autorités.... Enfin le champ ouvert aux suppositions est large.... je dois pousser très loin mes investigations, jusqu'à ce qu'il me soit prouvé qu'il ne me reste aucune chance de retrouver les pauvres petites créatures sur lesquelles ma conscience m'ordonnait de veiller.... Vous devez savoir où demeurait Servais Duplat quand il était votre fourrier ?....

Gilbert Rollin ne pouvait répondre négativement sans courir le risque d'éveiller les soupçons du vicaire de Saint-Ambroise, mais toujours prudent il se garda bien de dire que l'ex capitaine de fédérés habitait en dernier lieu la même maison que Jeanne Rivat.

Il donna donc l'adresse de Duplat avant son déménagement.

—Si mes souvenirs sont exacts, et ils doivent l'être, répondit-il, ce drôle demeurait rue du Chemin-Vert, au numéro 149.

Raoul écrivit sur son agenda le nom de la rue et le numéro de la maison.

L'entretien était terminé.

Après l'échange de quelques dernières phrases entre le jeune prêtre et Gilbert, le mari d'Henriette prit congé de l'abbé d'Areynes.

Une fois dans la rue il se sentit heureux de se trouver seul et de respirer le grand air pour se remettre entièrement du trouble où l'avaient un instant plongé les questions inattendues de Raoul et les révélations imprévues lui apprenant des choses si importantes pour lui et dont il ne se doutait pas.

Il pesa toutes ces choses dans son esprit et, après avoir longuement réfléchi, il conclut avec une joie vive qu'il n'avait rien à redouter du passé pour son avenir.

Jeanne Rivat, qu'il croyait morte selon l'affirmation de Servais, était vivante à la vérité, mais folle, par conséquent morte quand même.

Duplat se trouvait à la Nouvelle-Calédonie, au bout du monde, et, quoi qu'il pût advenir, le mari d'Henriette était certain qu'il n'avouerait jamais son crime.

D'ailleurs on mourait facilement à la presqu'île Ducos, à l'île Nou, à l'île des Pins où avaient été conduits les déportés de la Commune.

La mort n'épargnerait pas plus Servais Duplat qu'elle n'épargnait d'autres fédérés, dont les actes de décès arrivaient chaque jour en France.

Le complice de Servais pouvait donc continuer à vivre sans appréhension.

Raoul d'Areynes ne saurait jamais ce qu'était devenues les filles jumelles de la pauvre folle, Jeanne Rivat !

A peine Gilbert venait-il de le quitter que le vicaire de Saint-Ambroise rappela Schloss auprès de lui.

— Mon cher Raymond, lui dit-il, il ne faut pas que cette journée s'achève sans que nous ayons appris quelque chose relativement à Servais Duplat, sans que nous sachions s'il est vivant ou mort.

— Voici l'adresse de la maison que cet homme habitait lorsque M. Rollin était en relations avec lui, pendant la guerre, pour le service de la garde nationale : Rue du Chemin-Vert, numéro 149.

— Mettez-vous en quête... Voyez... cherchez... questionnez... faites enfin tout ce qui dépendra de vous pour m'apporter en rentrant une bonne nouvelle...

— Si ça ne dépendait que de moi, monsieur l'abbé, vous pourriez être tranquille ! répliqua le Lorrain. Enfin, je ferai de mon mieux et ce n'est pas la bonne volonté qui me manquera !

Il prit l'adresse que lui présentait l'abbé d'Areynes et partit.

De la rue Popincourt à la rue du Chemin-Vert la distance était courte.

En moins de dix minutes Raymond Schloss eut atteint la maison désignée par Gilbert Rollin.

C'était un immeuble de construction déjà ancienne, d'aspect triste, avec des murs noirs fendillés par places et des fenêtres trop étroites.

Du rez-de-chaussée aux combles, des ménages d'ouvriers occupaient tous les logements de tous les étages.

Schloss pénétra dans une allée sombre et puante au fond de laquelle se trouvait une loge de concierge mal éclairée par une étroite fenêtre donnant sur une petite cour humide et sale.

Près de la fenêtre de cette loge, assise devant une table de bois blanc, dans un fauteuil sordide, trônait une forte femme de cinquante-cinq à soixante ans, portant des vêtements noirs qu'un long usage avait rendus rougeâtres.

Un énorme bonnet d'une blancheur douteuse ombrageait son front dénudé, et sur son nez, en forme de bec d'oiseau de proie, reposait une paire de lunettes.

C'était la concierge.

La portière se dressa, l'œil en feu, les mains sur la hanche.

— Quoi que vous voulez, vous ? demanda-t-elle d'une voix rauque au Lorrain, lorsqu'il se présenta sur le seuil de sa loge, ou plutôt de son taudis.

— M. Servais Duplat, s'il vous plaît ?... répondit-il.

VII

En entendant prononcer le nom de Servais Duplat, la portière bondit, malgré son embonpoint, comme une balle en caoutchouc, se dressa, l'œil en feu, le visage courroucé, les poings sur les hanches, et glapit :

— Est-ce que vous êtes aussi de la bande aux communards comme lui, espèce de chenapan ? On les pince encore, les communards, quand on peut mettre la main dessus, savez-vous !... et je vous ferai empoigner par les sergots, moi, très bien, quoique je ne sois qu'une faible femme, mais je vaudrais un homme ! Ah ! vous avez le toupet de demander Servais Duplat !... une canaille, une crapule, une fripouille, un bon à tuer ! et j'espère bien qu'on lui aura réglé son affaire !

— Il en avait assez fait, ce brigand-là, pour qu'on le colle au mur comme il y a collé tant d'autres qui valaient mieux que lui !... Un gredin, un capitaine de fédérés qui me doit encore vingt-six sous de chandelle, quinze sous de saucisson à l'ail et trente-cinq sous de pain ! Un va-nu-pieds, qui nous devait trois termes de sa chambre et que le *proprio* a flanqué à la porte !... Il voulait nous faire fusiller, le gueux, pour payer d'un coup toutes ses dettes, mais s'il y a une justice quelque part, c'est lui qu'on aura *flingoté* !...

La portière dut s'arrêter, faute d'haleine.

Raymond l'avait écoutée, sans sourciller, comprenant bien qu'il serait impossible d'arrêter le torrent débordant de ses paroles.

Il profita de ce moment de silence forcé pour lui dire :

— Je viens, madame, auprès de vous, de la part de M. le premier vicaire de Saint-Ambroise...

Les yeux et la bouche de la concierge s'arrondirent instantanément.

— Hein ? fit-elle avec stupeur. Vous dites ?...

— Je dis, madame, répliqua-t-il, que je suis chargé par M. l'abbé d'Areynes de venir prendre auprès de vous des renseignements sur Servais Duplat.

— Fallait donc m'expliquer ça tout de suite, mon digne monsieur, au lieu de me laisser me tourner les sang et me faire de la bile...

— Vous ne m'en avez pas donné le temps...

— C'est vrai que je suis un peu vive... c'est plus fort que moi... Alors vous venez de la part de M. le premier vicaire...

— Oui, madame...

— Quel homme, M. l'abbé d'Areynes !... Ah ! il est connu et aimé dans le quartier ! Une crème !... une vraie crème ! et si charitable !... Il veut des renseignements sur Servais Duplat ! Eh ! bien, mais il me semble que je viens de vous en donner tout à l'heure, et même que je vous ai fait bonne mesure !...

— Oh ! nous connaissons le personnage... Nous savons ce qu'il vaut, mais ce n'est pas sa moralité qui nous intéresse en ce moment...

— Qu'est-ce que vous voulez, alors ?

— Savoir s'il habite toujours cette maison...

— Je viens de vous dire qu'on l'avait flanqué à la porte...

— A quelle époque ?...

— Un mois ou six semaines avant l'entrée des pantalons rouges dans Paris... au terme d'avril...

— Vous ne savez pas où il est allé se loger en sortant d'ici ?...

— Que si, que je le sais !...

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me donner l'adresse de son nouveau domicile ?...

— C'était rue Saint-Maur... Mais pour sûr vous ne le trouverez pas là...

— Pourquoi, s'il est vivant encore ?

— Parce que la maison qu'il habitait a été incendiée, et je donnerais bien dix sous de ma poche pour être sûre qu'il a été rôti dans l'incendie !...

— Parlez-vous du numéro 56 de la rue Saint-Maur ?

— Tout juste !

— Et, depuis l'entrée des troupes de Versailles à Paris, vous n'avez pas revu Servais Duplat ?

— Non !... Heureusement pour lui, le chanapan ! J'aurais eu vite fait d'appeler deux sergots et de le faire coffrer !...

Evidemment, il n'y avait rien de plus à tirer de cette femme.

Schloss la remercia et se retira, fort désappointé.

Où trouver, maintenant, les traces de l'homme qu'il cherchait ?

La maison où demeurait Jeanne Rivat et que Duplat était allé habiter n'existait plus.

A qui s'adresser ?

De quel côté diriger les recherches ?

La présence de l'ex-capitaine de fédérés dans la chambre de Jeanne s'expliquait désormais de la façon la plus naturelle, ainsi que l'enlèvement des deux petites filles.

Voyant la maison en feu, Servais avait voulu sauver les enfants de la pauvre femme qu'il connaissait sans doute, mais, après avoir obéi à ce bon mouvement, où avait-il porté les jumelles ?... Pourquoi ne les avait-il pas déclarées ?...

Servais existait-il encore ?

N'était-il pas tombé sous les balles des Versaillais, ainsi que l'espérait la concierge de la rue du Chemin-Vert ?

Tout en se posant ces questions, Schloss venait d'atteindre le coin de la rue Saint-Maur.

Une pensée lui traversa l'esprit.

S'il interrogeait le marchand de vin chez lequel, la veille, il avait pris des renseignements sur Jeanne Rivat et qui affirmait connaître tous les locataires de la maison incendiée ? Peut-être pourrait-il lui donner quelques indications au sujet de Duplat.

Le Lorrain n'hésita point et se dirigea vers la boutique du débitant.

Cette fois, elle était pleine de monde, et le patron fort occupé à servir ses clients.

Schloss se fit verser un petit verre de kirsch et attendit que le marchand, un peu moins affairé, eût le temps de lui répondre.

Du premier coup d'œil, le brave homme avait reconnu son visiteur de la veille.

— Auriez-vous encore besoin de renseignements, monsieur ? lui demanda-t-il en s'approchant de lui.

— Oui, monsieur, si c'est un effet de votre obligeance, mais quand vous aurez le temps. Rien ne presse...

— Mes consommateurs sont servis, je puis vous répondre tout de suite...

— N'avez-vous pas connu, dans la maison incendiée pendant la Commune, un certain Servais Duplat ?...

Le marchand de vins fit une grimace qu'il ne chercha point à dissimuler.

— Oui, répondit-il, je l'ai connu, malheureusement pour moi...

C'était un capitaine de fédérés qui m'a réquisitionné pour au moins deux cents francs de vin et d'eau-de-vie !... Ah ! le sale gredin ! quelle vadrouille !

— Décidément, Duplat ne jouissait des sympathies de personne...

Il avait volé tout le monde !

— Vous ne savez pas ce que cet homme est devenu ? reprit Raymond Schloss.

— Non, ma foi, mais je suppose qu'il aura été fusillé, comme il le méritait cent fois pour une...

— Fusillé ?

—C'était bien le moins après la vie qu'il avait menée dans le quartier... Il terrorisait tout le monde !... Pour un oui, pour un non, il parlait de vous mettre au mur. On aura fait justice en l'y mettant lui-même...

—Oui, mais ce n'est qu'une supposition... Vous n'avez aucune certitude...

—Aucune ; seulement, comme il n'a point reparu depuis les derniers jours de la Commune, ça permet d'espérer qu'il n'est plus de ce monde...

—Vous rappelez-vous à peu près l'époque où vous l'avez vu pour la dernière fois ?

—Parfaitement. C'était le 25 mai...

—Date exacte ?

—Tout ce qu'il y a de plus exact, et j'ai de bonnes raisons pour en être sûr... il est venu ici réquisitionner cinquante litres de vin pour le poste de la mairie du onzième... j'ai encore dans ma caisse le bon de réquisition... je le garde comme souvenir de cette jolie époque...

—Savez-vous s'il connaissait Jeanne Rivat ?

—Oui, il la connaissait, et même il lui faisait une peur bleue... Pendant la guerre Paul Rivat, un bon et brave garçon, était garde dans la compagnie où Duplat était fourrier... il n'y avait point de misère que le gredin ne fit au pauvre Rivat !... Ah ! quel gibier de guillotine !!

—Vous n'admettez pas alors que Mme Rivat ait pu avoir l'idée de lui confier ses petites filles jumelles ?...

—Ah ! quant à ça non, par exemple !... jamais de la vie !... Mais je croyais vous avoir dit que les jumelles avaient été brûlées, comme leur mère, dans l'incendie de la maison...

Schloss jugea complètement inutile de détromper le marchand de vins.

—C'est certain, dit-il, et ma question n'avait pas le sens commun... La conclusion, c'est que selon vous Duplat a été fusillé ?...

—Ça ne pouvait guère lui manquer... En supposant qu'il n'ait pas été pincé au premier moment, il l'aura été par la suite... On le cherchait, on l'aura trouvé, et ça fait une fripouille de moins dans ce bas monde où il en reste encore bien assez !...

Raymond Schloss n'avait point à insister ; d'ailleurs, lui aussi trouvait vraisemblable que Servais Duplat, comme tant d'autres, eût disparu dans la tourmente.

Le brave Lorrain revint, la tête basse, trouver l'abbé d'Areynes, auquel il rendit compte du résultat négatif de ses dernières démarches.

Le bon vouloir du vicaire de Saint-Ambroise se trouvait paralysé par des impossibilités matérielles.

Il était impuissant.

Néanmoins, il persista dans son intention de se rendre le lendemain auprès de Jeanne, à l'hôpital de la Pitié.

Le Dr Pertuiset et l'ancien chirurgien-major, consultés, avaient permis au convalescent de sortir en voiture.

* *

Neuf heures du matin venaient de sonner à l'horloge de l'hospice.

Un fiacre s'arrêta devant le grand portail et deux hommes mirent pied à terre.

C'était le vicaire de Saint-Ambroise accompagné de son fidèle Raymond Schloss.

L'abbé d'Areynes s'appuya sur le bras du Lorrain et tous deux pénétrèrent dans le vieux bâtiment édifié en 1612 par la Ville de Paris.

—Nous allons chez M. le directeur... dit Schloss au gardien-concierge... je connais le chemin... ajouta-t-il.

Le concierge s'inclina.

Les deux visiteurs passèrent.

Raymond conduisit le jeune prêtre au bureau du directeur.

—Voici M. l'abbé d'Areynes, vicaire de Saint-Ambroise, monsieur... fit-il en entrant.

—Vous le voyez, monsieur, dit Raoul, quoique faible encore je me hâte de venir compléter les renseignements que vous a donnés hier M. Schloss sur la pauvre femme qu'il a retrouvée ici après bien des recherches...

—Je vous remercie, monsieur, répliqua le directeur, d'avoir répondu si promptement au désir que j'ai manifesté de vous voir... Je tiens beaucoup à ce que vous constatiez aussi l'identité de Jeanne Rivat, afin que vous m'aidiez à établir son état civil et à rendre une erreur impossible...

—Je vous dirai tout ce que je sais sur cette femme...

—Parlez, monsieur, je vous écoute...

Et le directeur se prépara à prendre par écrit les indications qu'allait lui donner l'abbé d'Areynes.

Celui-ci commença :

—Il y a dix-huit mois j'ai marié Jeanne Rivat à l'église Saint-Ambroise dont je suis le premier vicaire... La date exacte vous sera fournie par le registre de la paroisse, sur lequel vous pourrez relever aussi son nom de famille et les prénoms de son mari mort à l'hôpital de Versailles il y a sept mois...

—Alors, cette pauvre créature est veuve ?

—Oui, monsieur.

—Savez-vous la date exacte du décès de son mari ?

—Paul Rivat est mort le 18 avril dernier.

VIII

L'abbé d'Areynes raconta au directeur de l'hospice tous les incidents auxquels nous avons fait assister nos lecteurs.

Comme il terminait son récit on frappa à la porte du bureau, puis cette porte s'ouvrit et un homme de quarante-cinq à quarante-six ans, tête nue, le front haut, l'œil clair, un long tablier blanc d'amphithéâtre posé sur ses vêtements et noué à la ceinture, franchit le seuil.

Il s'inclina devant le jeune prêtre et tendit la main au directeur qui la serra affectueusement et dit, en présentant les deux hommes l'un à l'autre :

—Monsieur le docteur Perrin, un de nos médecins. Monsieur l'abbé d'Areynes, premier vicaire de Saint-Ambroise.

—Mon cher directeur, fit le médecin après avoir échangé un salut avec Raoul, vous avez reçu hier matin mon rapport sur le numéro 17 de ma salle ?...

—Oui, docteur.

—Je demande que cette pauvre femme soit envoyée dans une maison d'aliénées... J'ai fait tout ce que je pouvais faire... il m'est impossible de la garder plus longtemps dans mon service...

—Votre rapport a été transmis à l'Assistance publique, et j'attends l'ordre de transfert de Jeanne Rivat dans un asile...

—Jeanne Rivat, dites-vous ! s'écria le médecin, surpris. Mon numéro 17 a donc été reconnu ?

—Hier, après votre visite, docteur, par monsieur, répondit le directeur en désignant Raymond Schloss, et M. l'abbé d'Areynes vient aujourd'hui constater lui-même que votre numéro 17 est bien Jeanne Rivat qu'il a sauvée des flammes dans la nuit du 23 mai dernier...

—Ainsi, monsieur l'abbé, reprit le médecin, vous connaissez cette pauvre créature...

—Oui, monsieur...

—Vous l'avez empêchée d'être brûlée vive ?

—Au moment où elle venait d'être blessée par un éclat d'obus dans sa maison incendiée.

—Voulez-vous me raconter tout ce que vous savez sur elle ? Peut-être, dans son passé, trouverai-je un moyen de raviver son intelligence éteinte...

—Je suis à votre disposition, monsieur...

Et l'abbé d'Areynes recommença le récit qu'il venait de faire au directeur de l'hospice.

Le médecin l'écoutait avec la plus grande attention.

—Voilà qui est parfait ! dit-il, quand le jeune prêtre eut achevé. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons tenter tous les deux de galvaniser sa mémoire et de provoquer ses souvenirs.

—Je suis tout prêt à agir de concert avec vous, monsieur, et puissions-nous réussir ! Je le demande à Dieu du plus profond de mon âme !...

—Votre protégée a été blessée d'une façon très grave... Deux éclats d'obus l'ont frappée... l'un d'eux a perforé le crâne et légèrement atteint la dure-mère. Je comptais beaucoup sur ma première opération... Mon espoir ayant été déçu je fus obligé de rouvrir la blessure... Une esquille s'était glissée dans la soudure du crâne... Je l'avais pressenti et cette fois je crus être le maître du mal... il n'en fut rien !

—Lorsque la convalescence commença, lorsque je voulus interroger la malade, je m'aperçus que les profondes lésions paralysaient l'action du cerveau. Cependant, peut-être tout n'est-il pas perdu sans ressources... Ne connaissant rien de l'existence antérieure de cette pauvre femme, je ne savais quelle corde faire vibrer pour l'émouvoir. Aujourd'hui, nous allons tenter une expérience décisive... Tout dépendra de la première impression que votre vue produira sur elle... Voulez-vous me suivre ?...

—Je suis prêt.

—Voyez-vous quelque inconvénient à ce que je vous accompagne, messieurs ? demanda le directeur.

—Pas le moindre, répondit le médecin, venez donc mon cher directeur.

CHÔSES ET AUTRES

—Il y a 15,000 sortes d'estampilles de bureau de poste en usage dans le monde entier.

—On assure que, cette année, la récolte d'oranges en Floride ne dépassera pas 100,000 boîtes, alors que l'année dernière elle avait été de 5 millions de boîtes. Les marchands de fruits de Cincinnati ont déjà acheté toute la récolte.

—On estime que la récolte de maïs va rapporter, cette année, aux cultivateurs des États-Unis plus de \$600,000,000 sans parler des autres récoltes. Où est l'industrie manufacturière qui peut fournir de meilleures recettes ?

—Le ballon captif qui sera en usage lors de l'exposition universelle de Paris, en 1900, aura 144 pieds de diamètre, et il s'élèvera dans les airs à une altitude de 1,950 pieds. Le panier de ce ballon pourra contenir 160 personnes à chaque ascension.

—Au Japon, le recensement se fait d'une manière curieuse. On prend le nombre de maisons qu'il y a dans une localité, et on le multiplie par cinq, la population qui est censée habiter chaque maison. Il est à craindre que les braves recenseurs se trompent souvent.

—Montréal à l'avantage d'applaudir, cette semaine, une troupe d'artistes bien choisis, qui joue au Théâtre Royal. La troupe de vaudeville Henry Williams est une des meilleures que l'on ait encore vue à Montréal, et le succès en semble assuré d'avance. Ainsi, on verra des artistes comme Fuller et Smith, Daily et Hilton, McAvoy et May, des danseuses de grand mérite et des acrobates extraordinaires. Allez en foule au Royal.

—La Nouvelle Revue du 15 septembre publie la suite des admirables études du capitaine Gilbert (G. G.) sur Les dessous de la loi allemande ; un article d'une grande élévation morale du comte Ch. de Moüy sur La décadence ; les si curieux récits d'un capitaine de la marine russe : Mémoires d'un blessé, d'Alexandre de Mayer ; une exquise Chanson, de Jean Richepin ; le Voyage de Shakespeare, de Léon Daudet, dont la puissance d'évocation est magistrale ; la fin du bon roman : le Partage, d'Antony Blondel ; les Lettres sur la politique extérieure, de Mme Juliette Adam ; la Revue de quinzaine, toujours plus complète et plus variée ; la Chronique de la décentralisation et des provinces, qui prend chaque jour plus d'importance, et enfin, sous le titre de Pages courtes, d'adorables récits de Jean Reynaud, Jules Renard, Hinzelin, Paul Olivier, Paul Claudel, Mme Gosmez.

JEUX ET RECREATIONS

DEVINETTE

Il est un seul endroit dans la structure humaine où jamais les deux mains ne peuvent se toucher. Lecteur, si tu le sais, garde-le pour toi-même et laisse à ton voisin le soin de le chercher. Il peut chercher longtemps, et si cette amateur, il va donner sa langue aux chats. Toi, tu connais la chose, et si tu vois qu'il jette le manche et la cognée, apprends-le lui tout bas.

CHARADE

Les rats redoutent mon Premier,
Mon Second sert à les noyer,
Mon Tout à l'instant vous habite.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 596

Charade.—Pré-tendre.
Curiosité.—\$15 et ses bottes.

ONT DEVINE :

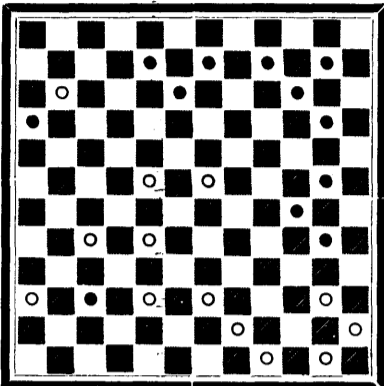
Mlle Shayer, Mlle Blanche Lagarde, J. R. Laurier, Mlle Anna Roch, Chs Turcotte H. Gingras, Mlle Eva Laurier, Montréal ; Jean et Marie, St-Jérôme ; Mlle Marie-Louise Papillon, Mlle Léona Dussault, Ecureuils ; R. Rodier, Ottawa ; Mlle Filion, Valleyfield ; B. Huot, Mlle C. Lamontagne, Québec ; O.

Thivierge, St-Henri ; Mlle D. Poirier, Hochelaga ; F. Dupuis, Lachine ; Mlle Parmélia Meilleur, Mlle Blanche Sigouin, Mile-End.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME DE DAMES No 176

Composé par M. Louis Paradis, Montréal
Noirs—12 pièces



Blancs—13 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 174

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
20	13	8	19
31	25	19	32
43	37	32	56
67	61	56	67
68	61	67	31
70	64	31	70
64	58	70	40
66	60	40	66
65	60	66	69
48	41	69	36
42	29	gagnent.	

Solutions justes par MM. Louis Paradis, Montréal ; Nap. Brochu, Lévis ; J. P. Cousineau, Ottawa.

SI VOUS BUVEZ TROP, LISEZ

Quel est l'homme qui n'arrêterait pas de boire, s'il savait pouvoir arrêter sans torture, sans privation, en jouant pour ainsi dire et en s'amusant pendant quelques jours ?

Quel est l'homme qui ne voudrait pas être dégrisé, s'il était sûr de n'être jamais privé de boisson pendant qu'on le dégrise ; sûr de laisser la boisson de lui-même et d'en être dégoûté en quelques jours ; sûr de retourner chez lui sans désir de boire, sans tremblement, sans aucune trace des excès qui ont détraqué son état nerveux ?

Voilà pourtant ce que vous trouverez à l'hôpital privé du Dr Gadbois, 238, 240 et 242, rue Cadieux, et si à l'avenir vous rencontrez des buveurs qui continuent leurs excès pendant des semaines, ils n'auront plus d'excuse.

PAPIER FAYARD ET BLAYN
GUÉRIT Irritation de Poitrine, Influenza, Douleurs, Rhumatismes, Blessures, Plaies.
Topique exécut. contre CORS, ŒILS-DE-PREMIER.—1 fr. Pharmacies

ABONNEZ-VOUS

AU
MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie.—À l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANÈS, Paris 83, St-Denis, 16

ACADEMIE DE COUPE
DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTREAL

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes LA SAISON, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES DE POITRINE**.
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

POUDRE LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT
MONTREAL

J. G. A. GENDREAU
CHIRURGIEN-DENTISTE

20, RUE ST-LAURENT, Montréal

Extraction de dents sans douleur, par l'électricité et par anesthésie. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
Tonique puissant pour guérir :
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE, ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les CRÉANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

LA PRESSE
JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 5 octobre 1895

50,946

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois

BUREAUX
71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

**ANNONCE IMPORTANTE DE
John Murphy & Cie**

**SOIES!
SOIES!**

Notre Assortiment de Soies est au grand complet

Soies Noires

Peau de soie.....	depuis	\$1.00
Faïlle française.....	depuis	1.00
Bengalines.....	depuis	80c
Soies de deuil.....		
Soies crépons.....	} depuis	\$1.25
Soies gros royal.....		
Soies radinini.....		
Soies gros grain.....	depuis	50c
Soies duchesse.....	depuis	\$1.50

Moirées Antiques

Soie moirée antique, 32 pouces de largeur, valeur \$5 la verge, marquée à	\$2.75
Soie noire moirée antique, 32 pouces de largeur, valant \$3 la verge, marquée à.....	2.00
Taffetas noir, la verge.....	50c
Satin merveilleux.....	50c
Soie surah.....	50c

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT
MONTREAL

**Un LEZARD
DANS L'ESTOMAC**

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux États-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étais affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racinages, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur, 156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

**Z. BRABANT
HERBORISTE**

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

— PRODUITS DE LA —

GRANDE CHARTREUSE

LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :

POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS


Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES

de MONTREAL (limitée).



LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St - Laurent

TEL BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les mercredis

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 3c en timbres pour frais de port.

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

238 et 242 Rue Cadieux

Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1893 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
Emploient.

"CREME LA SIMON"



Mme ADELINA PATTI dit :
"Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicate parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons, Gerçures, Engelures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

G. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

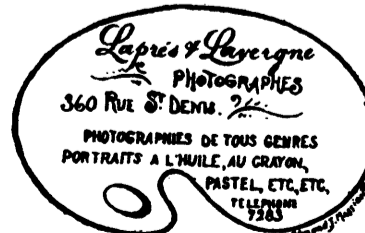
Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

N° 11½ RUE GOSFORD

MONTREAL



AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

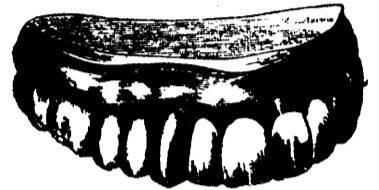
Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

La Nouvelle Revue
20, Boulevard Montmartre, Paris.

Directrice : Madame Juliette ADAM

PARAIT LE 1 ^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS	
11 mois	1 an
50 ^{fr}	56 ^{fr}
26 ^{fr}	32 ^{fr}
14 ^{fr}	17 ^{fr}
15 ^{fr}	17 ^{fr}

Prix et frais d'abonnement

On s'abonne sans frais dans les bureaux de la Revue, les agences de vente, les librairies et chez les distributeurs de France et l'étranger.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.3

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1606, Notre-Dame. G. Hurel, gérant.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address: MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.